

L'actualité du combat de Jean Hus

Conférence prononcée par le pasteur Josef Benes
le 7 mars 2012 au Musée international de la Réforme
à l'issue de l'assemblée générale des AMIDUMIR

Mesdames et Messieurs,

Afin d'entrer dans le vif du sujet, je vous propose plusieurs tableaux.

Nous sommes à Constance, dans la salle du monastère des Franciscains le vendredi 7 juin 1415. Après des années de négociations et de revirements dramatiques, le Concile est réuni, depuis la Toussaint, depuis le 1^{er} novembre 1414, et pour la première fois dans une ville du Saint Empire, l'Italie étant considérée comme trop partielle en faveur de Jean XXIII, l'un des trois papes. Ce matin, une heure après l'éclipse du soleil - un spectacle étonnant et effrayant dans le ciel - un défilé spectaculaire de dignitaires entre dans la salle, à la tête Sigismond, l'empereur, le roi des Romains fraîchement couronné à Aix-la-Chapelle. Enfin couronné, après les années de négociations avec son frère Wenceslas IV qui, lui, suit les événements de la Prague lointaine avec beaucoup d'intérêt. Car aujourd'hui, c'est la deuxième session avec Jean Hus, professeur de l'université de Prague, ancien recteur, prêtre prédicateur accusé d'hérésie.

Six ans auparavant, Wenceslas, empereur destitué en 1403, s'appuyait sur Jean Hus dans son engagement pour le mouvement conciliaire. Son épouse Sophie se rendait souvent à la Chapelle de Bethlehem pour écouter les prédications de Jean Hus. Or, Wenceslas n'est pas seul, ce n'est pas encore l'époque des souverains absolutistes. Pour gouverner à Prague il a besoin des nobles, des seigneurs du pays, qui sont acquis, dans leur majorité, aux idées réformatrices de Jean Hus. L'Europe du Moyen-âge n'est pas l'Europe des souverains absolutistes des époques postérieures.

Elle est bien plus démocratique. D'ailleurs, le Concile même en est la preuve. Il a un grand pouvoir. Comme le formulait audacieusement le théologien parisien Jean Gerson : il détient le pouvoir de destituer le Pape, de l'excommunier, voire de l'exécuter. En effet, trois mois auparavant, le Pape schismatique Jean XXIII abdique sous la pression du Concile et redevient Balthasare Cossa. L'Empereur se jette alors à ses pieds en le remerciant. On sonne les cloches, on célèbre une messe solennelle de Te Deum. Cependant, Balthasare Cossa, en soldat intrépide qu'il est, s'évade finalement du Château Gottlieben à Constance, où il est détenu, et en appelle à ses cardinaux, les délégations des Nations, de quitter le Concile. Celui-ci s'en trouve sérieusement menacé. Le procès de Jean Hus devient alors une cause majeure qui mobilise à nouveau le Concile et rend service à Sigismond, son protecteur, et par ce fait le plus prestigieux des rois.

Cependant, en diplomate habile, il doit se comporter prudemment, connaissant le soutien que la noblesse tchèque apporte à la cause de Jean Hus. Lui-même a besoin de leur soutien financier et militaire pour ses expéditions et, Dieu voulant, un jour pour monter au Château de Prague, au trône de ses ancêtres, car son frère Wenceslas n'a pas d'héritier.

Sigismond est Luxembourgeois, mais par sa grand-mère il est héritier des Premislydes qui ont gouverné le pays pendant cinq siècles. Dans sa généalogie, il y a un saint du 10^e siècle, Saint Wenceslas.

Nous sommes donc dans la salle du Concile. L'Empereur, ennuyé par la discussion théologique, regarde par la fenêtre et plaisante avec son entourage. Le Cardinal Zabarella, juriste de Padoue, plutôt épicurien que chrétien, s'énerve de ce qu'il qualifie l'obstination de Jean Hus. Or, le Cardinal Pierre d'Ailly, président de cette session, poursuit patiemment son but. Connaissant les embarras de Sigismond, il se prépare à passer à l'attaque afin d'enlever les dernières hésitations à l'Empereur. Il est vrai que celui-ci a donné à Jean Hus un sauf-conduit pour se rendre au Concile « aller-retour ». Or, il est aussi vrai que, bien que protecteur du Concile, son pouvoir est limité. Pierre d'Ailly fait lire un extrait d'un écrit de Jean Hus : « Si un pape, un évêque, un prélat, se trouve en état de péché mortel, devant Dieu il n'est plus ni pape, ni évêque, ni prélat. »... Et Pierre d'Ailly de poser la question: et le roi ? « Même le roi, s'il est en état de péché mortel, n'est plus roi, devant Dieu » répond Jean Hus. Silence dans la salle. Or, celui à qui cet interrogatoire est principalement destiné, Sigismond, continue à regarder par la fenêtre. En s'avançant vers lui, Pierre d'Ailly oblige Jean Hus à répéter sa réponse. « Jean, personne n'est sans péché », répond alors l'Empereur. Pierre d'Ailly alors de triompher : « Il ne te suffit pas de te moquer du clergé, tu veux destituer même les rois ». Le procès prend alors un tournant décisif. On tire 30 affirmations des œuvres de Jean Hus, notamment de son écrit majeur « De Ecclesia », et on les déclare hérétiques, erronées.

2^e tableau

Nous sommes dans la prison du monastère des Dominicains à Constance, au mois de février 1415. La cellule est sombre, insalubre, humide, les murs moisis. Malgré les protestations de celui qui fut, à l'époque encore, le Pape Jean XXIII, soldat respectueux de ses engagements, Jean Hus a été interné trois semaines après son arrivée à Constance. Affaibli par deux mois de maladie, il se penche au dessus de la table. Depuis peu de temps, il a le droit d'écrire et de recevoir des visites, grâce à la bienveillance de ses geôliers, pour lesquels il rédige d'ailleurs un traité « Connaître et aimer Dieu ». Dans toutes les circonstances il reste prêtre, pasteur. Pendant son voyage à Constance, passant par les villes, il parle aux gens, discute avec eux, s'étonnant de l'accueil chaleureux qu'on lui réserve, alors qu'il a déjà la réputation d'un hérétique. Jean Hus est trilingue, à l'aise non seulement en tchèque et en latin, mais aussi en allemand.

Malgré sa situation dramatique et les perspectives sombres, le prisonnier sourit. Il est en train d'écrire au noble Jan de Chlum qui l'accompagne au Concile. « Expliquez-moi, cher ami, le rêve de cette nuit. Je me vois transporté dans la Chapelle de Bethlehem à Prague, alors qu'il y avait des évêques en train de détruire les tableaux du Christ exposés sur les murs. J'en étais profondément désolé. Or, le jour suivant je vois de nouveaux peintres, très nombreux, en train de peindre à nouveau des images du Christ, à la joie d'une foule qui les observe. Au réveil, j'avais un sourire sur les lèvres, et j'en ressentais une joie profonde. »

3^e tableau

Nous voici à Prague, dans la Chapelle de Bethlehem, un vaste édifice pouvant accueillir trois mille personnes, financé en 1393 par un riche commerçant nommé Kriz et destiné à la prédication dans la langue du pays, le tchèque. A l'époque, il n'était pas simple de construire une nouvelle chapelle sur le territoire d'une paroisse. Il fallait payer un dédommagement aux prêtres attitrés et laisser un puits en plein milieu de la Chapelle, car c'est là que les gens du quartier avaient leur droit de puiser de l'eau.

Nous sommes en l'an 1408. A Paris, le Pape Benoît XIII est déclaré hérétique devant le roi et l'université. L'Eglise en est à sa 29^e année du schisme. Une année plus tard, à Pise, on destituera deux papes et on en élira un nouveau, Alexandre V. A Prague, depuis quatre ans, on prie régulièrement pour l'unité de l'Eglise sur ordre du synode. Le prédicateur que nous voyons monter à la chaire de la chapelle de Bethléem a 38 ans. Il est professeur à l'université. Chargé des prédications dans cette chapelle, où il doit en faire 250 par année. On s'étonne de l'énergie et de la capacité de travail de ces gens-là. L'assemblée est très variée : commerçants, artisans, tailleurs, cordonniers, scribes, ouvriers. Il y a aussi des nobles ainsi que l'entourage de la reine Sophie. Dans son cortège se trouve un jeune officier de la garde royale, Jean Zizka, le futur général de l'armée hussite organisée pour résister aux croisades lancées contre le mouvement hussite par le pape à partir de 1420. Sur les murs, il y a en latin tout un catéchisme, 4 traités fondamentaux sur la création, la foi, le pardon des péchés et l'obéissance, ainsi qu'un traité polémique contre la simonie, c'est-à-dire le commerce des prébendes, un traité sur la loi du Christ comme seule base pour gouverner l'Eglise.

L'assemblée chante des chorals dans la langue du pays, qui décorent également les murs. C'est le berceau de la Réforme tchèque.

Comme un siècle plus tard la Cathédrale de Genève, la Chapelle de Bethléem au cœur de Prague est l'université du peuple. En écoutant les prédications soigneusement élaborées, parsemées de citations de penseurs chrétiens, d'exemples de l'histoire, on apprend les bases de la foi chrétienne. C'est une chose tout à fait nouvelle comparée au rite latin, incompréhensible au peuple. Le prédicateur prêche en tchèque, ses notes sont en latin. On apprend ici à bien parler, à s'exprimer, à réfléchir, à argumenter; on s'émancipe. Ici, on franchit les séparations d'une société hiérarchique à deux étages.

(Rappelons qu'en 1060, six ans après le schisme entre l'église orientale et l'église latine, le roi tchèque Vladislav demande au pape la levée de l'interdiction de la liturgie en slavon, que le peuple comprend. Et le pape de lui répondre : C'est précisément parce que le peuple la comprend qu'il faut l'interdire.)

Les meilleurs représentants du clergé d'alors sont conscients de la nécessité de la mission de christianiser, d'évangéliser et d'instruire le peuple, qui est formellement chrétien depuis des siècles, mais qui ignore jusqu'aux bases même du christianisme. Ce mouvement a la faveur de la cour. Ainsi, depuis des décennies, les prédicateurs en tchèque et en allemand se suivent à Prague. Certains, comme Jean Milic, chanoine et diplomate, choisissent la pauvreté. Il créera dans les années 80 du treizième siècle un asile pour pauvres et prostitués, appelé Jérusalem.

Or, par l'activité de Jean Hus, pour la première fois s'établit un contact aussi extraordinaire entre l'université et la chaire, l'université et le peuple. L'ampleur du mouvement qui est né ici est immense, embrassant les gens de condition modeste comme les plus grands dignitaires du pays. Comme en témoignage d'ailleurs la copie de la lettre de doléance exposée ici. En tout huit lettres, signées par 450 nobles, ont été envoyées à Constance deux mois après le bûcher de Jean Hus.

Rien ne prédestinait ce garçon pauvre de la campagne à une telle carrière. Saisissant l'occasion que lui offrait l'église de la ville voisine d'intégrer le chœur de garçons, il travaille d'arrache pied et embrasse la carrière universitaire. A 27 ans il est maître de la faculté des arts et de la théologie et reçoit la prêtrise qui lui donne accès à une ascension sociale et matérielle. C'est ce qui le motive et l'éblouit d'abord : cette possibilité d'une ascension quasi vertigineuse pour lui, un garçon qui gardait les oies dans son village natal Husinec, ce qui signifie village où on élève les oies. D'où son nom Hus. Cependant, une année plus tard, en copiant les œuvres du théologien John Wyclif, impressionné et transformé, il fait le vœu solennel de servir la vérité et l'Eglise en la réformant. Plus tard, à Constance, il écrira : « C'est la richesse de l'Eglise et le commerce des prébendes qui ont empoisonné l'Eglise de Jésus Christ ». Il est choqué par le dédain, le mépris que la hiérarchie témoigne à l'égard du peuple. A la différence de Wyclif, et à la différence de Luther un siècle plus tard, Jean Hus n'adhère pas à l'idée d'une réforme de l'Eglise par les autorités temporelles, mais à une réforme d'en bas, dans la collaboration entre l'université et les paroisses. Son prédécesseur Matej de Janov écrit sur « la miraculeuse efficacité de la prédication de la parole de Dieu et la communion quotidienne ».

La nécessité d'une réforme de l'Eglise semble trouver une adhésion générale. Le schisme inquiète et trouble la chrétienté. Il révèle des problèmes profonds. A partir de la Sorbonne se propage l'idée d'un Concile, d'un mouvement conciliaire appelé à réformer toute la chrétienté.

En 1409 Wenceslas IV reçoit une délégation française. Dans un coup d'Etat à l'université de Prague, les réfractaires au mouvement conciliaire, en majorité les professeurs de langue allemande, sont minorisés, et l'Université se déclare en faveur d'un Concile. Tout le monde espère une réforme, une amélioration de l'Eglise. Or, simultanément, Jean Hus est accusé par l'inquisiteur Dr. Marik Rvacka (ce qui signifie 'bagarre') d'avoir épousé l'hérésie de Wyclif. L'archevêque de Prague Zbynek, jadis bienveillant à l'égard de Jean Hus, impose un interdit sur Prague. Jean Hus doit donc partir dans le sud de la Bohême, protégé par Cenek de Wartemberg, le chancelier de l'Etat.

Les voix de ceux qui souhaitent réformer l'Eglise se séparent. Là où, d'un côté, on cherche à s'inspirer de l'exemple de l'Eglise primitive et à enlever ce que l'évolution, pendant des siècles, a ajouté, en obscurcissant la clarté de l'Evangile et en cachant le vrai visage du Christ (pensons aux rêves de Jean Hus dans la prison), le Concile, au contraire, s'efforcera de consolider l'Eglise telle quelle. Le schisme ayant ébranlé l'autorité de la Papauté, il faut donc l'affermir. « Papa fluit, Papatus stabilis est », dira Jean Gerson. Jean Hus arrive à la conclusion, et ce sera une des affirmations que le Concile déclarera hérétique, « il n'y a aucune étincelle, aucune trace de l'évidence de la nécessité d'avoir un chef, une tête régnante pour les choses spirituelles de l'Eglise ». « Pierre n'a jamais été la tête

de la sainte Eglise universelle », ou encore « sans de telles têtes monstrueuses le Christ gouverne parfaitement son Eglise, par ses vrais disciples dispersés sur toute la surface de la terre. »

Selon la conception de Jean Hus, l'Eglise militante est une assemblée des élus, que Dieu seul connaît. Pour le Concile, les contours de l'Eglise sont parfaitement définis par la succession apostolique et par l'ordre hiérarchique.

Dans l'effort de réformer l'Eglise, les recherches historiques jouent un rôle de premier ordre. Ainsi les amis de Jean Hus trouvent, dans le décret de Gracian, l'interdiction de communier avec le pain seulement. Le décret du Pape Leo 1er du 5^e siècle déclare hérétique la communion avec le pain seulement. D'ailleurs, cette pratique a été promulguée assez « récemment », au Concile de Latran en 1215. A Prague on réintroduit la communion sous les deux espèces en automne 1414. Plus tard, les Hussites de Tabor communieront chaque jour sur la place de la ville autour d'une table en granit. De là provient la désignation du mouvement de la réforme tchèque « Eglise utraquiste », c'est-à-dire « sub utraque specie ».

Le Concile essaie de mettre un terme aux tentatives de renouer avec l'Eglise primitive par le décret du 15 juin 1415, précédant de quelques jours la condamnation de Jean Hus: « Il est vrai que Jésus Christ et l'église primitive communiaient à la coupe. Cependant, étant donné que l'Eglise avait des raisons suffisantes de limiter la communion à la coupe aux prêtres seuls, et ce nouvel ordre ayant caractère de loi, celui qui y résiste est hérétique. »

La condamnation de Jean Hus lors de la 15^e session le 6 juillet 1415 (présidée par le cardinal Jean de Brogny, constructeur de la chapelle des Maccabées à Genève) est suivie, le jour même, par le bûcher. « Eodem die Huss flammis traditus est ». Mais d'abord les insignes de sa prêtrise sont enlevés par sept évêques, puis Hus est transmis aux autorités temporelles et conduit au bord du Rhin. Jean Hus chante des psaumes en latin.

Les journées précédentes ont été extrêmement difficiles. « Dieu seul sait ce que j'ai souffert » écrit Hus. Plusieurs prélats essaient de le convaincre de révoquer son hérésie, parmi eux Pierre d'Ailly. Cette fois non en ennemi acharné, mais en ami. (« C'était le moment le plus redoutable, le plus difficile », écrit Jean Hus.)

La suite du mouvement initié par Jean Hus dépasse le cadre de notre évocation. Qu'il suffise de dire ici : Il n'y a pas d'inquisition dans le pays pendant deux siècles, aucun procès contre les sorcières, le synode hussite déclare, trente ans avant l'invention de l'imprimerie, une obligation pour chaque prêtre de posséder au moins le nouveau testament.

Voici le condensé du programme en 4 points :

1. la prédication dans la langue du pays
2. la communion sous les deux espèces
3. la séparation de l'Eglise et du pouvoir temporel
4. la même juridiction pour tous en matière de sanctions pénales

Ces principes ont été inscrits dans la constitution du pays jusqu'à la Contre-Réforme. L'Empereur Sigismond, lors de son intronisation comme roi de Bohême en 1437, devait jurer de les respecter.

Erasme de Rotterdam écrira: « Hussus combustus non convictus. » Hus brûlé, mais non vaincu.

Au-delà de la polémique confessionnelle, qu'est ce qui reste de l'héritage de Jean Hus?

A l'époque actuelle nous vivons, sur notre continent européen, une déchristianisation galopante. Quelques jours avant son bûcher, Jean Hus écrit une lettre « Au cher peuple pragois ». Il mentionne en particulier « mes chers cordonniers, tailleurs, scribes et commerçants » qui étaient ses docteurs. Trouverons-nous, dans ce continent qui mène un grand effort pour s'unir économiquement et politiquement, les moyens de donner à cette Europe une force, un souffle spirituel chrétien, inspirés par une collaboration entre l'université, les facultés de théologie et le peuple, les paroisses ?